

Les textes de Samuel Aubert

Une vieille maison – La Revue du 11 mai 1924 –

Une maison, c'est un logement, un abri pour se préserver des intempéries et vaquer à ses occupations, mais c'est encore un foyer, un sanctuaire, un lieu vénérable, auquel on s'attache par toutes les fibres de l'être, en tant que les aïeux l'ont bâtie, y ont vécu et que soi-même on y est né. Le même attachement, l'homme l'éprouve pour la maison qu'il a conçue en rêve, que les circonstances lui ont permis ensuite d'édifier, d'habiter et dans laquelle il espère finir ses jours. Mais à la maison des ancêtres vient s'ajouter un sentiment spécial de vénération, celui que l'on ressent pour les choses qui ont de l'âge, qui ont vu passer le temps, et auxquelles se lient tant de souvenirs. La maison des pères peut être inconfortable, mal située ; elle est néanmoins le foyer, l'origine de la famille, le centre vers lequel convergent volontiers les pensées de celui dont l'enfance a été heureuse. Et une telle maison, on ne s'en défait que par nécessité, lorsque des circonstances absolument impérieuses vous y obligent.

La patriotisme, ce sentiment tant dénigré aujourd'hui, est l'affection intime que le citoyen porte à son pays. L'attachement à la maison, au foyer familial en marque la première manifestation ; il en est à l'origine, si l'on veut, car dès le début, des liens sacrés retiennent l'individu à son foyer, qui par la suite s'étendent à son village et au pays tout entier.

De bonnes et vieilles maisons, demeures confortables mais point luxueuses, faites pour durer et se rirer des rigueurs du climat, nous en avons par douzaine dans notre haut pays, qui n'est cependant pas un vieux pays, puisque l'habitation date de quelques centaines d'années seulement. De leur origine première, la plupart ne conservent que quelques murs et poutres, tant on les a peu à peu agrandies, transformées, améliorées et même modernisées.

Parmi ces vénérables demeures, il en est une qui attirera sûrement votre regard, si jamais vous passez à pied au chef-lieu du district, comme elle a déjà, je le sais, retenu l'attention de maints passants à l'œil avisé.

Un peu relevée et située à quelque distance de la grand route à laquelle la relie une double avenue bordée d'aubépines, elle est là, dressant sa longue façade amène, au pied de la côte abrupte et sévère, qui lui fait comme un rempart et l'abrite contre le souffle glacial du joran. Comme moi, vous aurez remarqué qu'un bâtiment adossé à la montagne se présente sous un aspect bien plus agréable et harmonieux que celui qui, s'élevant massif et lourd au-dessus d'une plaine, rompt avec brusquerie la ligne générale du paysage, à moins qu'une ceinture d'arbres de taille appropriée n'établisse une gradation heureuse entre les verticales de la maison et les horizontales du terrain. Mais à la montagne, on ne peut songer à noyer les demeures sous un flot de végétation arborescente, car le soleil y est bien trop indispensable pour vouloir s'en priver, même pour des raisons d'esthétique.

Ce n'est pas pour de telles raisons que le constructeur de notre vieille maison l'a adossée à la côte. Non, il l'a voulue, d'une part à l'abri du vent mauvais et d'autre part au bon soleil qui réchauffe et éclaire les demeures. Bien d'autres, avant lui et après lui, ont fait de même. Elle regarde, en effet, le soleil levant dont les premiers rayons, hiver comme été, viennent caresser sa longue façade percée de nombreuses fenêtres garnies de volets verts.

Le style ! – elle n'en a aucun, si ce n'est celui de l'ambiance avec laquelle ses lignes droites et simples s'harmonisent d'une façon vraiment heureuse. Nul ouvrage ne prétend l'orner, nulle décoration relever la sobriété de ses formes. Sa beauté – car elle en a – lui vient de sa simplicité même. Et une telle beauté, les hommes savent la mettre dans leurs œuvres architecturales dès qu'ils songent à s'inspirer de la nature ambiante et renoncent à copier les formes exotiques.

Le toit ! – Des ancelles en recouvrent encore la plus grande partie. Hélas ! ces vieux toits d'ancelles dont la teinte grisaille s'accorde si intimement avec la couleur du paysage montagnard, personne n'en veut plus, et chacun, au fur et à mesure des nécessités, remplace l'anelle par quelque autre matière, la tôle de préférence. Et alors, ces toitures métalliques se recouvrent de grandes taches de rouille à l'aspect écœurant. Pourquoi cet abandon de l'anelle ? – A cause de sa combustibilité d'abord, et des gouttières ensuite qui deviennent un fléau, lorsqu'en hiver, une période pluvieuse succède à un temps froid. Dans ces conditions, la pluie arrêtée par la glace revêtant le bord inférieur du toit, filtre entre les ancelles et inonde la façade et l'intérieur du bâtiment.

Le décor ! – Des jardins, des prairies, de grands arbres... et la côte ! Des arbres, c'est tout ce qu'il faut pour embellir une demeure et lui donner du caractère. Ceux qui voient notre maison sont superbes. Ce sont des érables, des érables gigantesques qui dressent bien haut dans l'azur leur ramure puissante. Chaque printemps les voir reverdir, chaque automne se dépouiller, chaque hiver résister aux fureurs de la tempête. Ils sont là depuis quand ? – Depuis toujours, semble-t-il, tant ils incarnent la pérennité par leur robustesse et la majesté souveraine de leurs silhouettes.

Du seuil de la ville maison, quelques instants suffisent pour gravir la côte densément enforestée. C'est que celui qui en a été l'heureux possesseur pendant plusieurs années, pendant plusieurs dizaines d'années plutôt, aimait passionnément la bonne terre de chez nous et les merveilles qu'elle est capable de donner. Aussi l'a-t-il laissée produire à sa fantaisie, des sapins, des hêtres, des broussailles indociles, en un mélange pittoresque qui vous fait un air de forêt vierge. Surtout, il avait voué une affection mystique à ses grands sapins, alors que tant d'autres ne songent qu'à abattre les leurs sans nécessité reconnue.

De la côte on jouit de ce tableau qui doit vous être familier, amis lecteurs, car tant de fois déjà, je vous l'ai décrit : le lac, les villages paisiblement assis sur ses rives, les montagnes boisées et, point capital, la Dent-de-Vaulion fermant

l'horizon de sa masse puissante et svelte à la fois. Hélas ! Pardonnez-moi ! Avec l'âge, on s'attache tellement à son coin de terre, on se pénètre d'une façon si intime et mystique de son charme et de sa beauté, on lui voue une affection si profonde, que l'on arrive à en parler sans cesse et par-là à ennuyer les autres.

Pénétrons-nous dans la vieille maison ? Pourquoi pas ! Comme ses congénères, elle est remarquable par la vastitude des locaux et le désordre apparent qui a présidé à sa distribution. N'oublions pas que les antiques demeures ne sont pas le résultat d'une construction unique, mais qu'au contraire elles ont subi dans le cours des temps de nombreux remaniements. Elles s'apparentent donc à ces vêtements robustes, qui, après de réitérées transformations et retaconnages, conservent leur destination et habillent une nouvelle génération. Et à son sujet, on peut carrément signifier que maintes fois, dans son intérieur, « avec du vieux on fait du neuf ».

Dans notre vieille maison, rien ne rappelle, en ce qui concerne l'espace, les constructions du XXe siècle. Des chambres immenses, des corridors tournants où l'on s'égarer, des locaux borgnes où l'on remise ces vieilles choses laissées par les aïeux et qu'on n'a pas le cœur de détruire. De temps à autre, quelque curieux y met le nez et fait d'intéressantes découvertes : costumes démodés, colifichets oubliés, outils divers des temps passés et volontiers des lettres groupées avec soin, dans lesquelles les disparus révèlent un coin de leur âme, leurs affections, leurs soucis, leurs espoirs. Et ce n'est pas sans émotion que l'on remonte ainsi dans le temps, vers ces ancêtres auxquels on a beau dire, nous devons tant.

Au milieu du bâtiment, une petite cuisine, dernier vestige de la cuisine de la maison première, munie encore de sa vaste cheminée pyramidale en bois. Hier encore, à propos d'une reconstruction, on a mis au jour les restes d'une forge. Et puis, il y a les combles, espaces immenses, avec l'enchevêtrement gigantesque de la poutraison... Que de place, et combien dans les villes voudraient pouvoir jouir du quart de l'espace inoccupé dans cette immensité.

A l'inverse de tant d'autres, notre vieille maison, depuis l'instant de sa fondation, n'a jamais été vendue. Elle est restée la propriété d'une même famille, puis celle de ses descendants par alliance jusqu'à nos jours. Ainsi, quand on visite par le menu une telle demeure, qui date de 1667, quand on se rend compte des agrandissements et des améliorations que ses diverses parties ont subies dans le cours des temps, ce n'est pas seulement l'histoire d'une famille que l'on peut évoquer, mais bien la lente évolution des conditions d'existence des habitants de ce pays, depuis la prise de possession du terrain concédé par le souverain, jusqu'aux temps actuels.

En pensée, on assiste au premier contact du propriétaire avec son bien, la joux noire, la forêt jurassique, vierge de toute entreprise humaine, qui, depuis des millénaires, couvre le pays. On devine la lutte engagée entre l'homme qui veut conquérir et la nature sauvage du lieu qui se défend. Après de vaillants efforts, une certaine étendue est défrichée, du pâturage est créé, du foin récolté.

Une grange est édiflée pour le conserver. La génération suivante améliore la construction, en fait une habitation, à combien primitive, s'y installe à la toute, poursuit le travail de défrichement, peine dur et augmente peu à peu ses ressources. Du temps passe, la famille s'accroît ; successivement on agrandit la demeure première, on l'exhausse, tandis que par le morcellement de la partie encore vierge du domaine, on provoque la fondation de nouveaux foyers. Rares ont été dans ce temps lointain, les familles à même de conserver tous leurs membres dans le pays et nombreux sont ceux que l'insuffisance des ressources a exilés dans le vaste monde.

Timidement, un jour, quelqu'un s'essaie à l'industrie, un embryon d'atelier, de forge, est édifié ; de nouvelles ressources cr ees pour la famille. Peu à peu, les conditions d'existence s'améliorent, l'instruction pénètre dans les intérieurs. Puis l'horlogerie fait son apparition, à pas lents d'abord, précipités ensuite et c'est la marche rapide vers l'aisance, le confort progressif des demeures, l'évolution des mœurs jusqu'à nos jours.

L'on s'attache plus qu'on ne saurait le dire au paysage, à l'horizon familier qui chaque jour se profile devant vos yeux. Le village paisible, la montagne à la silhouette aimée, les arbres du chemin, tous ces mille objets que chaque matin on voit à son réveil, tout cela forme un ensemble, un tableau dont on ne se lasse pas, malgré l'accoutumance. Demandez-le plutôt à ceux que les nécessités de la vie ont déracinés de leur coin, à l'âge où l'on sent ces choses. La vieille maison, chaque jour, je passe devant, chaque jour son image s'incruste davantage dans le tréfonds de mon  me. Voilà pourquoi je n'ai pu résister au plaisir de vous en parler, et si j'ai us  de vaines redites, si je me suis appesanti comme toujours sur bien des choses qui me tiennent peut-être trop à cœur, eh bien ! vous me pardonnerez.

Sam. AUBERT

Habitations foraines – La Revue du dimanche du 10 avril 1932 –

Le voyageur qui parcourt la Vallée de Joux est certainement frappé par la dissémination des habitations. Trois villages seulement, Le Lieu, L'Abbaye et Le Brassus, peuvent être qualifiés d'agglomérations véritables : les autres sont formés de bâtiments plus ou moins contigus, disséminés le long des routes de communication. De ces trois localités, les deux premières sont redevables de leur origine à des établissements religieux, auprès desquels elles ont été peu à peu édifiées. Quant au Brassus, c'est à l'utilisation pour des fins industrielles du ruisseau du même nom qu'il doit le jour. L'Abbaye, située sur la Lyonnaz, doit aussi son existence, pour une partie tout au moins, à des circonstances du même genre.

Les autres villages sont nés de la colonisation progressive qui s'est effectuée à la surface des lots concédés par le souverain aux familles immigrées. D'abord, les maisons étaient distantes, mais peu à peu, au fur et à mesure que le

défrichement progressait, de nouvelles demeures surgissaient à la suite de partage entre les héritiers du premier occupant ou de vente de parcelles encore vierges à de nouveaux venus.

Mais à côté des villages et hameaux, la contrée, surtout la commune du Lieu, comptait de nombreuses habitations foraines, construites au milieu d'un mas de prés, de pâturages ou de forêts, comme on en voit encore aujourd'hui dans le jura neuchâtelois, bernois ou ailleurs. Leur nombre a singulièrement diminué nous verrons plus loin pourquoi. Si l'habitation foraine offre actuellement des difficultés presque insurmontables, il en allait autrement il y a deux siècles, et même moins.

Les colons du temps jadis n'avaient aucun avantage à planter leurs demeures dans le fond du val, volontiers marécageux, où s'allongent aujourd'hui la plupart des villages. Leur intérêt, au contraire, leur commandait de s'établir par exemple au Pré-Gentet, au Bonhomme ou ailleurs dans le rière territoire de la commune du Lieu, parce qu'en ces localités, ils jouissaient d'un sol plus fertile, d'une insolation plus intense et d'un abri relatif contre les vents froids de l'ouest et du nord.

Jadis, les pays étaient peu sûrs, Le pillage et le brigandage sévissaient un peu partout. L'inquiétude régnait en permanence au sein des populations qui devaient être en mesure de se défendre contre un ennemi toujours possible. Et sachant que l'union fait la force, de nombreuses familles songèrent à grouper leurs demeures, volontiers auprès d'un château fort, de façon à pouvoir se prêter mutuellement secours dans la défense de leurs biens. C'est là un des motifs de la formation des agglomérations humaines en ordre serré.

La Vallée de Joux, isolée dans ses montagnes au boisement vierge, habitée par une population très clairsemée et pauvre au-delà de toute expression¹, avait peu ou rien à redouter des bandes pillardes, et le besoin de se réunir les habitations pour assurer la défense commune, ne se faisait guère sentir.

Au fait, pourquoi ne pas vivre complètement chez soi, à l'état indépendant, quand rien ne vous obligeait à vous rapprocher du voisin et à se coller à lui ? Dans ces temps-là peut-être déjà, les relations entre voisins étaient d'autant meilleures que l'on ne vivait pas trop près les uns des autres.

D'industrie, à cette époque, il n'était pas question, d'école non plus. Si quelques individus travaillaient à la fabrication du charbon en forêt ou à l'extraction du minerai de fer pour le compte d'entreprises que l'on ne saurait qualifier d'industrielles, chaque famille vivait essentiellement de la culture du bien, ainsi qu'on appelait autrefois le domaine. Et le rendement devait être fort minime, si l'on pense aux méthodes et aux instruments de culture très primitifs, au bétail de petite taille et de faible productivité. On mangeait du pain d'orge, et

¹ S.A. exagère très certainement l'état de pauvreté de notre population. Au milieu de gens modestes, voire pauvres réellement pour quelques-uns, il y eut toujours des individus de situation aisée. Une société ne peut jamais vivre dans une pauvreté générale.

si la récolte contrariée par les intempéries, manquait, c'était la famine à coup sûr.

On se représente malaisément l'existence des générations qui nous ont précédés. Comparée à la nôtre, elle devait être faite de privations. Ces gens avaient-ils conscience de la précarité de leur situation ? C'est peu probable, car ils ignoraient tout des besoins et des complications qui pèsent sur notre vie d'ultra-civilisés et qui augmentent sans cesse.

Que dire des conditions de logement qui étaient, certes, fort primitives ? Dans la règle, chaque maison se composait de deux pièces d'habitation, l'une sur le devant, l'autre sur le derrière, séparée par la cuisine de la grande cheminée de bois. Les familles étaient nombreuses. Comment chacun trouvait-il une place pour dormir ? Pour nous, gens habitués au confort, cela reste une énigme. Quant à l'hygiène, mieux vaut ne pas en parler. Malgré tous ces déficits, nos ancêtres vivaient peut-être plus heureux, plus contents de leur sort que nous.

Isolés, perdus, certes, ils l'étaient. Souffraient-ils de cet isolement ? Rien n'est moins certain, car tout entiers attachés à la culture du sol, ils n'éprouvaient pas le besoin d'avoir des relations sociales. Ils se voyaient le dimanche, à la sortie du sermon et échangeaient les nouvelles. L'hiver, malgré ses rigueurs, leur paraissait moins redoutable qu'à nous autres modernes, car ils n'avaient pas à se déplacer et le passaient tout entier, bien tranquilles dans leurs maisons basses, protégées contre le froid par l'épaisse couche de neige recouvrant les toits. Seulement, il y avait les loups chassés des bois par la faim. Et voici une histoire que je tiens d'un vieillard : dans une maison très isolée, des quartiers de lard pendaient à la grande cheminée pyramidale surplombant le foyer principal de la cuisine. Attiré par l'odeur, un loup survint, grimpa sur le toit à la faveur de la neige et... tomba dans la cuisine par l'ouverture de la cheminée. Ce qu'il advint de lui ou des habitants, l'histoire ne le dit pas.

Les familles étaient nombreuses, avons-nous dit. En effet, les enfants s'élevaient avec moins de frais qu'aujourd'hui. Seulement, parvenus à l'âge adulte, beaucoup devaient chercher leur vie ailleurs et s'expatrier, car le rendement du sol n'augmentait pas en même temps que le nombre de bouches à nourrir. Les familles essaïmaient donc au-dehors et cela vous explique pourquoi il y a tant de gens d'origine combière, non seulement dans le canton de Vaud, mais dans le reste de la Suisse et dans le monde entier. Dans le nombre, il en est beaucoup qui, maltraités par le sort, souvent (même très souvent), se souviennent de leur origine et viennent frapper à la porte de la Bourse communale.

L'introduction progressive de l'horlogerie, à partir du milieu du 18^e siècle, si elle amena petit à petit plus de confort dans l'habitation, plus d'abondance dans les ressources et améliora aussi rapidement la culture de nombreuses personnes, ne porta nullement atteinte à la vie à l'état forain. Car en ces temps-là et jusque dans le dernier tiers du 19^e siècle, les horlogers travaillaient à domicile dans la chambre de famille ou dans de petits locaux construits à leur

intention au pignon du bâtiment. Ils avaient besoin pour leur propre compte et pour celui des marchands horlogers auxquels ils portaient l'ouvrage achevé pour en recevoir du nouveau.

Le coup fatal porté au « forainisme », cela a été l'école obligatoire. Comment habiter des maisons éloignées des villages quand, hiver comme été, les enfants doivent aller à l'école coûte que coûte ? A cette cause, vinrent s'en ajouter d'autres. Les complications progressives de l'existence, la difficulté des communications et du ravitaillement.

Dès le début du 20^e siècle, l'horlogerie, d'industrie à domicile qu'elle était jusqu'alors, s'est transformée rapidement en industrie en usine. Et le fait a contribué, non pas à l'abandon des maisons foraines – le plus gros du mal était fait – mais à la dépopulation des hameaux décentralisés au bénéfice des villages importants, possédant des fabriques.

Plusieurs de ces demeures foraines ont brûlé. Rares sont celles qui ont été reconstruites. Il en est qui sont devenues des chalets d'alpage, avec la grange transformée en écurie. Les champs joints au pâturage se distinguent encore par l'absence de pierres et les débris des murs secs qui les clôturaient jadis. L'automobiliste qui se rend en France par la grande route Les Charbonnières-Mouthe, côtoie, sitôt après la douane suisse, le superbe alpage du Pré-Gentet. Il y a moins de cent ans existaient en cet endroit fertile et supérieurement abrité, deux ou trois maisons dont il ne reste pour ainsi dire rien². Les « montagnes » voisines, le Bonhomme et Les Esserts, étaient également des fermes habitées toute l'année.

A côté des habitations foraines permanentes, nous avons aussi autrefois des habitations foraines temporaires, comparables aux mayens si répandus dans les Alpes. C'étaient des constructions très simples, situées dans la région des pâturages et entourés d'un certain lot de mas de prés clôturés. Le foin que l'on y récoltait était consommé par le bétail dans l'arrière automne ou au printemps, avant la mise en alpage. Ces établissements, dont on voit encore des traces visibles au lieu dit « Les Mollards » (territoire de L'Abbaye), ont subsisté partiellement aux Petits-Plats, au-dessus de Bois-d'Amont.

Il y a vingt-cinq ans environ, le propriétaire d'une maison foraine me disait à moi-même en parlant de son fils, grand jeune homme âgé de dix-huit à vingt ans : « Oui, c'est un brave garçon, travailleur, rangé, mais un peu drôle, comme tous ceux qui ont été élevés dans les maisons foraines ». Que les forains soient parfois parmi les derniers à introduire chez eux les commodités nouvelles que la technique moderne crée jour après jour, cela est très compréhensible. Mais qu'à l'époque actuelle, le forainisme soit responsable de la mentalité du forain, cela n'est pas admissible, car maintenant, les idées, les modes du jour, tout cela pénètre par le canal des journaux, des livres, jusque dans les demeures les plus écartées. Autrefois le forain vivait seul, aujourd'hui il ne peut se passer de la

² S.A. se trompe d'un siècle. Le hameau du Pré-Gentet dut déjà abandonné au début du XVIII^e.

société ; c'est pourquoi il tend de plus en plus à s'en rapprocher et à abandonner son isolement territorial.

On entend souvent répéter : si les vieux, ceux qui sont morts voici cent ans, revenaient, que diraient-ils en contemplant toutes les choses nouvelles qu'ils auraient sous les yeux ? Oui, que diraient-ils, surtout en constatant que tant de maisons isolées, jadis abondamment habitées, ont été abandonnées ou ont disparu ? Peut-être ne comprendraient-ils pas grand-chose aux explications qu'on leur donnerait sur l'évolution qui s'est produite dans les mœurs, l'industrie, etc., depuis leur départ, et sans doute, après avoir maugréé contre l'insanité des temps nouveaux, s'empresseraient-ils de retourner là-bas !

Sam. AUBERT

Une petite maison (la Rochette) – La Revue du dimanche 30 octobre 1921 –

Pour les civilisés, une maison, c'est un abri, un logement, une demeure. Pour beaucoup d'entre eux, la maison c'est quelque chose de plus encore : c'est un symbole, celui de la famille : une source, en quelque sorte, c'est-à-dire le point de départ d'une génération, le lieu où ont vécu les ancêtres, d'où les jeunes ont essaimé dans le vaste monde. A la maison, on s'y attache et on s'y sent rattaché ; car elle parle non à l'imagination et à l'intelligence, mais avant tout au sentiment par tous les événements qui s'y sont succédé et les souvenirs qu'elle laisse dans le cœur de ceux qui l'habitent et l'ont habitée. Demandez un peu à ceux que les nécessités de la vie ont exilés au loin, ce qu'ils pensent de la maison paternelle, de la demeure des ancêtres. Avec une émotion dans la voix, ils vous répondront : la maison familiale, mais c'est un lieu sacré, dont on ne parle qu'avec un respect profond, que l'on ne voudrait jamais avoir quitté, auquel mille liens puissants vous enchaînent jusqu'à la fin de vos jours.

C'est de cet œil-là, celui du sentiment, que l'on envisage sa maison, c'est-à-dire celle qui vous appartient en propre ou à laquelle vous rattachent des souvenirs d'enfance ou des rapports d'une intimité particulière.

Mais les maisons, en général celles des autres, on les considère sous un autre angle, savoir celui de la figure qu'elles dont dans le milieu ambiant. A ce point de vue, une maison d'habitation n'est pas autre chose qu'un monument, une œuvre humaine qui s'harmonise bien ou mal avec la nature environnante.

D'une manière générale, tant que l'homme n'a construit des maisons que pour se loger, lui et sa famille, sans idée de profit ou de gain, inconsciemment sans doute, il a été remarquablement inspiré, car ses créations dans ce domaine sont en accord parfait avec les caractères divers des paysages au sein desquels elles ont été édifiées. Par les lignes, le relief, la couleur, elles font un avec eux. Témoins les villages montagnards du Valais et d'ailleurs.

Il en a été tout le contraire dès qu'une pensée de lucre, de profit matériel l'a animé dans ses plans de bâtisse ; qu'a-t-il produit alors, d'une manière

générale, si ce n'est des horreurs ou des monstres ? Ainsi les quartiers faubouriens des villes, grandes ou petites, dans la construction desquels nulle esthétique, nul souci d'harmonie n'a présidé, et où l'unique préoccupation a été d'édifier, à toute vitesse, des boîtes pour abriter du matériel humain.

Dans notre haut pays, les maisons anciennes vous ont un aspect robuste et résistant qui s'allie d'une manière heureuse avec la massivité des montagnes et l'âpreté du climat : un air quelque peu sévère qui rappelle celui des noires forêts ; un relief sobre, aux lignes dépourvues de hardiesse, qui trouve son pareil dans l'architecture des crêtes, des côtes du voisinage. Peu ou pas de fantaisie dans leur physionomie, pas de coquetterie dans leurs atours, Partout, c'est l'austère simplicité des paysages.

Pourtant je connais chez nous une maison dont les caractères échappent à cette définition et qui se montre, à tous ceux qui la regardent, sous une figure particulièrement avenante. Située non loin du Sentier, elle s'élève un peu comme une vigie sur une esplanade, bien en vue, ensoleillée à souhait, au pied de la côte escarpée et en cet endroit dénudé. A l'inverse de ses congénères, dont le grand axe se confond avec celui du vallon, elle est orientée en travers, à l'instar des fermes de la montagne neuchâteloise, le pignon faisant face à la route. Toute menue et fluette, voire même un peu écrasée, elle sourit gentiment à quiconque passe auprès.

Cette façade couleur clair de lune, à laquelle on accède par un bout de sentier montant et pierreux, percée de fenêtres proportionnées à sa taille, que le propriétaire a flanquées de volets d'un vert gai, même la minuscule fenêtre du pignon a les siens, cette façade, dis-je, n'est-elle pas unique en son genre, ne personnifie-t-elle pas la demeure montagnarde la plus jolie, la plus délicieuse que l'on puisse rêver ? D'autant plus, cette façade, qu'elle n'a pas la nudité de maintes de ses pareilles. Elle se pare d'un pied de vigne vierge, qui monte avec grâce entre les fenêtres et vient s'épanouir en une frondaison superbe, sous le berceau du toit. En ces temps-ci, cette vigne a pris sa teinte automnale, cette couleur rouge ardente que le soleil avive et rend plus merveilleuse encore.

Ce n'est pas tout ! Un poirier a trouvé place entre les fenêtres du rez-de-chaussée. Oui ! un poirier que l'automne a vu chargé de fruits nombreux d'une taille incroyable, et je présume, excellents. C'est que la petite maison, dans sa situation privilégiée, se rit de ses 1025 m d'altitude. Elle fait face au soleil, à l'ardent soleil de la montagne, et les végétaux qu'elle abrite, se gorgent de ses chauds rayons. Tout auprès, dans le jardin qui lui fait bordure vers le sud-ouest, un pommier est là pour attester lui aussi l'excellence du climat de l'endroit. Je l'ai vu. Les branches pliant sous le faix des fruits rouges, jaunes, gros et beaux à souhait.

Jadis les toits de toutes nos maisons étaient couverts de tavillons, ancelles en langage local, étroites et minces lames de bois obtenues par l'éclatement de billes sciées de longueur et placées en imbrication les unes au-dessus des autres. A l'état de neuf, les ancelles éclatent de blancheur et les toits acquièrent

de ce fait une teinte trop crue en dysharmonie complète avec l'ambiance. Peu à peu cependant, sous l'influence du soleil et des intempéries, l'ancelle perd sa blancheur virginale et prend cette couleur grise sobre et seyante qui a été longtemps celle des villages montagnards, des chalets du Jura, considérés de quelque point surélevé. Pour de multiples raisons, l'ancelle est de plus en plus abandonnée. On lui a substitué le zinc, l'ardoise, la tuile : cette dernière est actuellement très en faveur.

Comme bien d'autres, le toit de la petite maison a changé de couleur un beau jour. De gris qu'il était, il est devenu subitement rouge, non pas de ce rouge ardent et brutal, comme on en voit trop, mais d'un rouge atténué et pâlisant qui s'accorde gentiment avec la teinte de la façade et ne choque pas l'œil.

Toute solitaire qu'elle soit, la petite maison n'est pas une de ces demeures qui s'entourent d'un mur isolant ou d'un rempart de buissons destiné à arrêter même le regard des passants. Non, vous pouvez vous approcher tout auprès et, par exemple, admirer à votre aise les beaux ombrages qui la protègent contre les morsures de la bise. Ces ombrages : des saules géants, dont les tiges robustes s'épanouissent en une multitude de branches élancées rayonnant avec ensemble dans l'espace, telles les inflorescences d'une ombellifère gigantesque. Que d'exubérance, de puissance de vie, de beauté vraiment majestueuse chez ces grands saules qui croissent avec une rapidité déconcertante et vous donnent si vite, à la montagne, de l'ombre souvent superflue, hélas !

Le saule dont il s'agit ici, le saule daphné, est une espèce non indigène dans le Haut-Jura. Seuls les individus femelles se rencontrent chez nous. Nul ne l'ignore, le saule est une plante dioïque, qui possède des fleurs mâles et des fleurs femelles distinctes, mais sur des pieds différents. Tel individu appartient au sexe mâle, son voisin au sexe femelle. Le saule daphné doit avoir été introduit à La Vallée sous la forme d'une bouture détachée d'un pied femelle ; elle a prospéré à merveille et donné naissance par bouturages successifs à la multitudes des individus que l'on retrouve le long des routes, des places, etc., dans notre contrée.

Mais les saules, à l'ombre sévère, ne sont pas seuls à encadrer la petite maison et à faire d'elle une demeure champêtre amène et plaisante. Les dominant tous, et le bâtiment lui-même de nombreuses coudées, un grand sapin, tout droit dans son élancement, tout noir sous son vêtement d'aiguilles, est là... depuis toujours, on pourrait le croire, tant les années, les intempéries, le laissent pareil à lui-même. Le beau, le noble sapin ! Qui l'a planté ? Sans doute, il s'est installé là un beau jour, sous la forme d'une graine fragile que la bonne terre a muée en un modeste brin vert caché dans l'herbe. Nul n'a pris garde à lui d'abord, mais tout doucement, il a pris de la taille, s'est affirmé et est devenu cet être de force et de résistance qui surplombe la petite maison et la prend sous sa protection. Nul doute que ses habitants ne l'aient en sainte vénération, car tel qu'il est, si proche et si grand, n'en fait-il pas partie, de la maison : n'a-t-il pas assisté aux transformations qu'elle a subies, vu les ancêtres s'en aller leur

heure venue et les jeunes naître, puis grandir sous son ombrage ? Ainsi on s'attache aux choses, aux êtres de son entourage, on leur prête une âme et on s'émeut, on souffre quand parfois il devient urgent de les supprimer.

Notre petite maison, dans le pays, on l'appelle – pourquoi ne pas le dire – la Rochette. Ce nom, qui signifie petit rocher, lieu où affleurent les rocs, n'est-il pas fait pour elle ? Elle se dresse, en effet, sur une terrasse soutenue par de petits rochers apparents, au pied d'une pente raide, le long de laquelle s'observent des dalles lisses des grands bancs rocheux presque verticaux, qui constituent le pan sur-oriental de cette longue échine boisée, la côte, partageant la Vallée tout entière en deux combes parallèles superposées.

Si l'on s'en tient au boisement, le segment de côte qui domine la Rochette, est nu comme la main. Entre les dalles longitudinales, rien ne pousse, si ce n'est de l'herbe, une herbe maigre et rude, qui se flétrit sous les ardeurs du soleil estival, pour renaître verte et fraîche au printemps. Est-ce à dire que la forêt soit impuissante à se développer en ces lieux ? Que non pas, elle y a existé tout auprès ; seulement, on l'a détruite jadis et dès lors rien n'a repoussé, tant le sapin et même le hêtre éprouvent de difficultés à se réinstaller en des endroits dépourvus de terre et brûlés par le soleil. On frémit en pensant à l'aspect désolé que présenterait la côte, si sur toute sa longueur, du Pont au Brassus, on lui avait appliqué jadis le même traitement qu'à la section dominant la Rochette.

Mais ce déboisement, tout irrationnel et condamnable soit-il du point de vue économique, vaut à l'œil un tableau d'un charme réel. En effet, si l'on grimpe au-dessus de la Rochette – à vrai dire l'entreprise n'est pas conseillée à des poitrines sujettes à l'oppression – on jouit du haut de la pente d'un panorama dont ne se lassent jamais ceux qui sont profondément attachés à leur petit pays combier et sentent véritablement toute sa beauté. Ce que l'on voit de là-haut ? Mais c'est toute la combe : ses villages aux maisons éparpillées, la rivière tour à tour paresseuse ou pressée, les prairies, les tourbières, le lac, reflétant mille rayons, la Dent-de-Vaulion, sentinelle dressée aux portes du pays, puis tout ce vaste monde de forêts et de pâturages couronné par les croupes du Mont-Tendre, que nous autres parcourons sans cesse en long et en large, été et hiver, parce que nous l'aimons parce que nous sommes des indépendants, qui voulons aller où bon nous semble, à l'aventure, au gré de notre fantaisie. Ah ! le bon, le beau pays que le nôtre et quelles jouissances on éprouve à le parcourir pour le mieux connaître et l'aimer toujours plus...

Petite maison, parmi tes congénères, combien qui envient ton charme discret, ta simple et rustique beauté ! Ceux qui te connaissent et t'admirent, ne te demandent qu'une chose : « demeure telle que tu es, ne change pas ».

Sam. AUBERT